LETTRE ESCRITE A MONSIEVR MOREAV, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Conseiller, Medecin, Lecteur & Professeur ordinaire du Roy, par G. Lamy, Maistre aux Arts en l'Vniuersité de Paris; Contre les pretenduës vtilités de la transfusion du Sang pour la guerison des maladies, auec la réponse aux raisons & Experiences de Monsieur Denys.

MONSIEVR,

La facilité auec laquelle vous auez tousiours écouté mes sentimens en diuerses rencontres, m'oblige de croire que mes raisonnemens ne vous déplaisent pas, & quoy que le temps n'ait pas encore pû les faire bien meurir, ie ne me suis pourtant point apperceu iusques icy qu'ils vous ayent apporté de degoust. C'est ce qui fait que ie satisferay librement au desir que vous m'auez témoigné de sçauoir mes opinions sur la transfusion du Sang, & de vous dire ce que ie puis opposer à la Lettre que Monsieur Denys, fort habile Philosophe Cartesien a écrite sur cette matiere. Mais comme les grandes occupations que vous donne vostre merite dans vostre profession, vous ostent le loisir de les entendre de ma bouche, ie les écriray dans cette Lettre, afin que vous les puissiez lire en quelques momens perdus. La crainte de troubler le peu de repos que vostre employ vous laisse, me destourneroit de ce dessein, si vous ne me l'auiez inspiré vous-mesme, & si ie ne sçauois que mes imaginations vous estans agreables, vous trouuerez dans cette Lettre quelque occasion de vous diuertir.

I'auouë que la transfusion du Sang seroit vne inuention fort auantageuse, si l'on en pouuoit tirer des commodités aussi grandes qu'on se l'imagine, & nostre siecle seroit bien-heureux d'auoir trouué vn moyen si facile & si prompt pour nous deliurer de ces fascheux maux qui troublent nostre repos, & qui nous empeschent de gouster les douceurs de la vie. Mais ie crains bien pour nostre mal-heur, que lors

qu'auec de bons yeux on aura regardé de plus prés les biens que peut apporter cette nouueauté, on ne reconnoiſſe que c'eſt fort peu de choſe, & que ſi l'on met en pratique la transfuſion du Sang, on ne découure par apres que c'eſt pluſtoſt vne nouuelle façon de tourmenter les malades que de les ſecourir.

Pour fondement de tout ce que ie propoſeray enſuite, il faut remarquer que lors que l'on fait paſſer le Sang d'vn animal dans vn homme, il s'en meſle vne tres-petite quantité auec celuy de l'homme, lors qu'il ſe dégorge dans le cœur, qui eſt vn lieu où il doit faire ſon principal effet: car ſuppoſé qu'on le faſſe entrer par la veine iugulaire, dés qu'il ſera deſcendu dans le tronc de la veine caue ſuperieure, il ſe trouuera meſlé auec tout le Sang qui eſt rapporté de la teſte par les veines iugulaires & ceruicales; des bras, par les veines qui ſe rencontrent dans ces meſmes parties; ou pour le dire en vn mot, il ſera meſlé auec tout le Sang qui eſt rapporté de la moitié du corps; à ſçauoir de toutes les parties, tant internes qu'externes, qui ſont depuis le diaphragme excluſiuement, iuſques à la teſte incluſiuement; parce que toutes les veines de ces parties ſe déchargent dans le tronc ſuperieur de la veine caue. Conſiderez donc vn peu la groſſeur de la veine iugulaire qui apporte ce Sang eſtranger, & la groſſeur & la multitude des autres veines qui rapportent le ſang propre de l'homme, qui toutes ſe déchargent dans vn canal commun auant que d'entrer dans le cœur, & vous iugerez ſans crainte de vous tromper, qu'il y a dans ce canal vne tres-petite quantité de Sang eſtranger auec vne tres-grande de celuy de l'homme: & ſi vous faites reflexion que lors que le tronc ſuperieur verſe le Sang dans le ventricule droit du cœur, l'inferieur qui le rapporte pareillement de l'autre moitié du corps, & qui n'a aucune goutte du Sang eſtranger, en iette vne pareille quantité dans le meſme lieu, vous n'aurez point de peine à croire que le Sang eſtranger qui entre dans le cœur comparé auec celuy de l'homme, n'eſt pas en vne quantité qui ſoit conſiderable.

Ie preuoy que l'on peut répondre qu'il ne faut pas ſeulement regarder à la groſſeur de la veine par laquelle l'on inſinuë ce Sang eſtranger, pour iuger en quelle quantité il ſe trouue dans le gros canal de la veine caue; mais qu'il faut conſiderer qu'il coule auec beaucoup plus de viteſſe, entrant preſque immediatement d'vne moyenne artere dans la veine, ce que ie croy vray-ſemblable: mais toute cette viteſſe, ſi nous en iugeons ſans preoccupation, nous obligera

peut estre d'accorder qu'il passe autant de Sang par cette seule veine, qu'il en coule par deux autres de semblable grosseur ; ce qui n'empeschera pas que ie ne me serue de cet argument auec tout l'auantage que ie puis desirer.

Supposé donc, comme ie croy l'auoir vray-semblablement demonstré, qu'vne tres-petite quantité du Sang transmis se rencontre dans le cœur auec vne tres-grande quantité du Sang propre de l'homme ; voyons s'il est possible que cette nouuelle inuention nous deliure des maladies & nous éloigne de la mort. Si i'auois dessein de faire vn Liure, ie prendrois chaque maladie en particulier, dont i'examinerois la nature & les causes, pour monstrer ensuite assez facilement que la transfusion du Sang seroit vn moyen inutile pour sa guerison, mais comme ie veux seulement vous donner vne Lettre, ie parleray generalement sans descendre dans le particulier, sinon pour examiner quelques maladies que Monsieur Denys a rapportées dans sa Lettre, ausquelles il coniecture que la transfusion pourroit seruir de remede.

Toutes les maladies dont la cause est interne, procedent generalement, ou de l'abondance du Sang, ou de son impureté ; pour les premieres chacun, à ce qu'il me semble, tombera d'accord qu'il seroit ridicule de proposer la transfusion du Sang pour les guerir, puis qu'il suffit d'oster ce qui est de trop, ce qui s'accomplit heureusement par la seignée, & que la transfusion augmenteroit de beaucoup le mal en augmentant la cause.

Sous les maladies qui naissent de l'impureté du Sang, ie comprens celles qui prouiennent, & de son intemperie & de quelque particuliere malignité. Les premieres tirent leur origine pour la pluspart, d'vne excessiue chaleur qui s'y rencontre, laquelle ne peut pas estre esteinte par le Sang qu'on fera passer d'vn animal sain dans vn malade, parce qu'on le tirera de l'artere ou de la veine : si on le tire de l'artere, bien loin de rafraischir le Sang auquel il se mesle, ie pretens qu'il le doit échauffer dauantage, d'autant que le Sang qui passe immediatement d'vne moyenne artere dans vne moyenne veine, est beaucoup plus chaud que celuy qui aura passé par les arteres & veines capillaires : car c'est dans ces détroits que perdant la vitesse de son mouuement, il perd aussi sa chaleur à proportion : ce que les Experiences de Monsieur Denys confirment assez, puis que les deux hommes ausquels il a donné du Sang ont senty vne extraordinaire

chaleur dans les parries où il passoit ; effet qui nous montre tres-certainement que le Sang estranger, qui se faisoit ressentir par sa chaleur, estoit beaucoup plus échauffé que le Sang propre de ces hommes, qui ne leur donnoit pas vn pareil sentiment. Que si l'on fait passer le Sang de la veine de l'animal dans la veine de l'homme, ie dis ou qu'il se coagulera, ou que s'il continuë son chemin sans se coaguler, il sera à peu prés aussi chaud que celuy de l'homme mesme, & ainsi il ne pourra pas le rafraischir : mais donnons qu'il soit vn peu moins chaud. Est-il vray semblable qu'vne si petite portion de Sang pour auoir vn peu moins de chaleur, en puisse rafraischir vne tres-grande quantité d'autre auec lequel il se trouue meslé dans le cœur, & diminuer aussi la chaleur du cœur mesme qui en est le foyer, & qui a besoin du plus grand rafraischissement : ce qui seroit pourtant necessaire, afin d'obtenir de la transfusion les vtilités qu'on en pretend. N'y a-il pas bien plus d'apparence que cette grande quantité de Sang propre iointe auec l'excessiue chaleur qui se rencontre dans le cœur, échauffera ce Sang estranger en pareil degré ? Et mesmes ne le faut-il pas conclure necessairement, puisque ce Sang nouuellement receu est capable de receuoir vne aussi grande chaleur que le Sang propre de l'homme, & que le cœur par lequel il passe, a assez de force pour la luy communiquer.

L'on peut recueillir de la Lettre de Monsieur Denys quelques raisons pour opposer à ce que i'auance ; Sçauoir que le Sang ne pourroit iamais estre rafraischy, ny par les viandes, ny par les breuuages dont on se sert ordinairement en Medecine pour ce suiet : d'autant que le chile qui se fait de ces alimens se mesle incontinent apres auec le Sang ; & ainsi il semble que l'on pourroit conclure la mesme chose du chile que i'ay concluë du Sang transmis : & mesme Monsieur Denys semble donner beaucoup d'auantages au Sang estranger par dessus le chile de l'homme, pour corriger l'intemperie de son Sang, qu'il fonde sur ce qu'il y a beaucoup de chemin à faire auparauant que le chile puisse arriuer au cœur, & ainsi il se peut facilement corrompre ; ce qui ne peut arriuer au Sang que l'on donne, qui loüable comme il est, descend dans le cœur.

Si le chile estoit aussi propre à estre échauffé comme le Sang, ces raisons pourroient combattre les miennes, mais ie pretens faire voir qu'il y a vne tres-grande difference entre l'vn & l'autre. Pour la conceuoir, il faut remarquer vne chose dont Monsieur Denys semble

demeurer d'accord dans sa Lettre, sçauoir que le chile ne se conuertit en Sang qu'en passant plusieurs fois dans le cœur par differentes circulations, par lesquelles peu à peu il se cuit & se perfectionne; ce qui est vne marque assurée que le chile est beaucoup plus froid que ne peut iamais estre le Sang, puis qu'il passe plusieurs fois dans le cœur auant que d'acquerir le degré de chaleur que possede le Sang, & d'en receuoir la nature. Il sera donc facile à conceuoir comment à l'aide des alimens l'on peut rafraischir & le Sang & le cœur; si l'on considere que dans les maladies qui procedent d'vn excés de chaleur, on se sert pour l'éteindre de beaucoup de breuuages que l'on fait fort souuent aualler, qui à cause de leur liquidité s'arrestans fort peu dans le ventricule, & y perdant la crudité qui pourroit estre nuisible au malade, coulent incessamment vers le cœur, & comme ils sont composés d'herbes rafraischissantes, il faut beaucoup plus de circulations & de retours par le cœur, pour les conuertir en Sang, que les alimens ordinaires: & ainsi c'est vne douce pluye qui tombant continuellement l'espace de plusieurs iours, esteint enfin la chaleur immoderée, & nous fait retrouuer la santé que nous auions perduë. I'auouë que le chile se peut corrompre en chemin, & ie me persuade assez facilement que cela empesche que le succés de ces remedes ne soit aussi heureux comme il pourroit estre; mais ie ne voy pas aussi que la transfusion du Sang nous deliure de ces incommodités, puis qu'elle ne peut aucunement rafraischir, & que le chile tel qu'il soit, diminuëra tousiours quelque peu la chaleur.

Mais la transfusion du Sang aura peut-estre vn meilleur effet dans les maladies froides, & seruira beaucoup aux vieillards pour arrester le cours de leurs destinées, & les deffendre de la mort? En verité, i'ay bien de la peine à me le persuader. En premier lieu, ie ne croy point qu'il y ait de maladies froides, ou pour le moins elles sont tres-rares, c'est pourquoy ie n'en parle point. Pour les vieillards la transfusion leur sera inutile, car ce nouueau Sang ne pourra iamais restablir leurs parties vsées: & mesmes peut-estre elle precipiteroit leur mort en leur apportant quelque grande maladie, qui peut naître de ce que le Sang d'vn ieune animal se trouuant peu conforme au temperament du vieillard, l'incommoderoit sans doute au lieu de le soulager.

Il ne faut non plus esperer de secours de la transfusion pour les maladies qui procedent de quelque particuliere malignité ou corruption

du Sang. Car comment ſe perſuader qu'vne petite portion de Sang loüable, telle que i'ay montré entrer dans le cœur, puiſſe corriger vne grande quantité de Sang auec laquelle il ſe trouue meſlé, qui eſt entierement gaſtée & corrompuë ? Depuis quand a-on veu ces miracles dans la nature, ſe feront-ils de nouueau pour authoriſer la transfuſion ? Ne remarque-on pas pluſtoſt ordinairement qu'vn peu d'vne liqueur gaſtée ſera capable d'en corrompre vne bonne quantité d'autre de ſemblable nature ? Monſieur Denys ne veut pas qu'on ſe ſerue en cette occaſion de la comparaiſon du bon vin auec le vinaigre, & qu'on aſſure que comme quelque peu de vin ietté dans vn muy de vin aigre ne peut pas le faire deuenir bon, mais pluſtoſt que le bon deuient aigre : auſſi le bon Sang ſe gaſtera pluſtoſt parmy le corrompu que de le corriger ; d'autant que, comme il aſſure, l'aigre eſt le dernier degré par où paſſe le vin pour ſe détruire entierement, & ſi le Sang arriuoit à vn ſemblable degré de corruption, il ſeroit impoſſible de ſ'en retirer : ce que ie luy veux bien accorder, parce qu'vne choſe entierement corrompuë ne peut pas redeuenir immediatement la meſme. Mais voyons les autres comparaiſons tirées du vin dont il ſe ſert pour appuyer ſes ſentimens, & taſchons de nous en ſeruir pour confirmer les noſtres auec vn peu plus de iuſteſſe.

Comme le vin trop dur, dit-il, *ſe peut adoucir ; le trouble ſe peut clarifier ; le foible peut deuenir plus vigoureux ; le gras ſe peut degraiſſer ; en vn mot celuy qui eſt gaſté peut eſtre corrigé par le mélange de certaines liqueurs qui ſont connuës à ceux qui en ont les ſecrets, & qui les pratiquent tous les iours : Diſons de meſme, qu'vn Sang trop groſſier ſe pourroit adoucir & deuenir plus ſubtil, vn trop ſubtil ſe pourroit fixer & eſpaiſſir, vn trop chaud ſe pourroit temperer, vn trop froid ſe pourroit eſchauffer* : Ie ſuis d'accord auec luy iuſqu'icy ; *& tout cela*, adjoûte-il, *par le moyen de certains Sangs, dont les qualitez particulieres ſeront parfaitement connuës par les Medecins qui les ordonneront* : C'eſt ce que ie nie fort hardiment. Car le vin trop dur ne s'adouciſt pas par vn peu de vin doux, le trouble ne ſe clarifie pas par le clair, le foible ne deuient pas vigoureux par vn peu de vin fort, le gras ne perd pas cette qualité par le mélange de celuy qui luy eſt oppoſé ; en vn mot celuy qui eſt gaſté ne ſe corrige pas par celuy qui eſt bon, mais par le mélange de certaines liqueurs. Diſons de meſme, vn Sang groſſier ne ſe ſubtiliſera pas par vn peu de ſubtil ; vn trop ſubtil ne ſe fixera pas par vn plus eſpais, vn trop chaud ne ſera point temperé par vn froid

qui ne se peut pas rencontrer, & vn froid ne se doit point eschauffer par vn chaud; mais par le moyen des remedes qui sont connus de ceux qui les pratiquent tous les iours, à sçauoir les bons Medecins, qui par le moyen des medicamens alteratifs & purgatifs, redonnent au Sang vne temperature loüable, & en chassent l'impureté.

Examinons maintenant quelques maladies particulieres, que Monsieur Denys rapporte dans sa Lettre, & qu'il conjecture se pouuoir guerir par la transfusion du Sang, la plufpart desquelles ne peuuent receuoir de secours des remedes ordinaires. Il la propose premierement pour les pleuresies, qui sont communement produites par le Sang qui boüillant dans les vaisseaux, & estant trop échauffé, s'épanche sur la pleure ou dans les muscles intercostaux, où il se fait apres vne inflammation qui se fomente par l'abondance du Sang & par sa chaleur; lesquelles causes ne se peuuent détruire par la transfusion, comme l'on peut fort bien conclure de ce que i'ay dit cy-deuant, mais plûtost par la seignée & les breuuages rafraischissans que l'on ordonne en semblable occasion. Pour le Sang extrauasé, il doit ou suppurer, ou se dissiper, soit par la transpiration, ou par quelque autre maniere; d'où il est manifeste que l'on tentera en vain de guerir par la transfusion les pleuresies.

Ce seroit aussi se donner vne peine inutile, & tourmenter les malades sans raison, que de se seruir de la transfusion dans les veroles & lepres; puisque ce sont des maladies contagieuses qui se communiquent fort facilement, & qui procedent de la corruption vniuerselle de la masse du Sang. Car comment conceuoir que le Sang estranger que l'on fera passer dans le corps de l'homme affligé de quelqu'vne de ces maladies, ne se gaste pas par le mélange du Sang propre de l'homme, puisque nous voyons que la masse toute entiere du Sang d'vn homme qui se porte bien, se peut infecter & corrompre par le mélange de quelques vapeurs, qui sortent par transpiration du Sang gasté d'vn homme malade de verole ou de lepre, n'est-ce pas vne marque asseurée que les ferments de ces maladies sont fort puissants, & qu'vne bien petite quantité de ce Sang corrompu est capable de gaster toute vne masse de Sang pur & loüable.

Les eresipeles, vlceres & cancers, ne se peuuent aussi, ce me semble, guerir par la transfusion; dautant que ces maladies ne naissent pas à mon aduis de la masse du Sang qui soit vniuersellement corrom-

puë, autrement il faudroit qu'elles se rencontrassent en toutes les parties du corps; mais seulement de quelque mauuais leuain qui se rencontre dans les parties affligées de ces maux, & qui corromp tout le Sang qui s'y décharge; Ce qui estant supposé, il est euident que la transfusion seroit inutile, puisque le Sang, tant loüable qu'il pût estre, se corromproit tousiours en arriuant à la partie gastée.

Ie ne croy pas non plus que le Cheualier de Saint Hubert perde beaucoup de ses luminaires & de ses offrandes par cette nouuelle inuention, ny que les enragez, qui iusques icy n'ont pû trouuer de secours parmy tous les remedes de la Medecine, doiuent maintenant esperer d'estre beaucoup soulagez. Pour reconnoistre la verité de ce que ie dis, il faut seulement considerer combien le ferment de la rage est puissant, & qu'encore qu'il agisse quelquefois lentement, il agit neantmoins en tres petite quantité; puis qu'vne bien petite particule de saliue qui sera passée dans le Sang, lors qu'on a esté mordu d'vn chien enragé, est capable d'en fermenter toute la masse, & de l'empoisonner en telle sorte, qu'il soit l'ouurier de ces effroyables effets que nous remarquons dans les enragez? Quel moyen pourra-on donc trouuer pour donner de nouueau Sang qui ne se corrompe point, par le mélange qu'il aura necessairement auec celuy de cet infortuné malade.

Si la folie, qui est le dernier mal auquel Monsieur Denys pretend accommoder la transfusion, pouuoit receuoir quelque secours de ce remede, & que tous les malades en voulussent guerir, les Chirurgiens seroient sans doute bien occupez; quand chacun d'eux auroit autant de mains que Briarée, ie ne croy pas qu'ils pussent satisfaire, ny que tous les animaux qui sont sur la terre pussent leur fournir assez de Sang: Ie n'en parleray donc point, ne pouuant en raconter icy toutes les especes; ie vous diray seulement, Monsieur, que si ma folie ne guerit iamais que par la transfusion, il y a bien de l'apparence que ie ne seray iamais sage.

Peut-estre Monsieur, que vous me blâmerez de raisonner contre l'Experience, & que vous m'accuserez d'opiniâtreté, voyant que ie nie les vtilitez de la transfusion qui se sont desia fait paroistre. Quoy, vn ieune homme de quinze ans recouurer par le moyen de la transfusion, la memoire qu'il auoit perduë en suite d'vne violente fiévre, reuoir son esprit deliuré de la pesanteur dont il estoit accablé, son corps reprendre sa premiere agilité, se voir exempt d'vn sommeil impor-

tun

tun qui le contraignoit de dormir dans les occasions où l'on doit estre le plus éueillé ; enfin se trouuer soulagé d'vne douleur de costé causée par vne cheute du iour precedent : ne sont-ce pas des miracles assez grands pour vaincre mon incredulité, & faire mettre la transfusion non seulement au nombre des remedes, mais l'esleuer mesmes par dessus tous les plus salutaires, qui iusques icy ont esté inuentés dans la Medecine ? Pardonnez-moy, Monsieur, si ie ne me rends pas à la veuë de tant de choses surprenantes, vous sçauez bien que ce n'est pas ma coustume de croire les miracles sans les examiner bien seuerement. La probité de Monsieur Denys m'empesche de douter de la verité du fait, & ainsi ie croy que ces effets ont suiuy la transfusion; mais ie ne me puis persuader qu'ils en procedent ; la raison est, que neuf onces de Sang d'Agneau exactement meslées auec tout celuy qui restoit dans le corps de ce ieune homme, ne peuuent pas, à mon aduis, auoir produit tant de merueilles ; autrement il faudroit que ce Sang eust contenu vne grande quantité d'esprits pour les répandre si promptement par tout le corps, & qu'il eust esté bien subtil pour pouuoir en si petite quantité subtiliser tout le reste du Sang de ce ieune homme que l'on nous dit auoir esté si épais; il falloit pour se mieux asseurer de l'Experience luy en tirer quelque temps apres la transfusion, & le comparer auec celuy qu'on luy auoit tiré auparauant. Ie me persuade, Monsieur, que vous attendez de moy l'explication de ces effets, & que vous voulez que ie die à quelle cause ie les attribuë.

La fiévre bouleuerse ordinairement toutes les humeurs qui se rencontrent dans nostre corps, ce qui fait que les esprits se trouuent assez souuent enseuelis & embarassés dans la masse de ces humeurs, d'où ils ne se peuuent pas aisément degager ; c'est d'où procedent, à mon aduis, ces lethargies que nous remarquons dans les fiévres ; car de croire que ces assoupissemens qui se rencontrent dés les premiers iours de la fiévre naissent de la dissipation des esprits ; il n'y a point d'apparence, ne se pouuant faire qu'ils se perdent & consument si promptement. Ils se conseruent donc, mais comme vn feu caché sous la cendre que l'on ne voit point reluire, & qui ne se fait point ressentir iusqu'à ce qu'on le reueille & qu'on l'excite, ce qui se fait ordinairement par les purgatifs qu'on a de coustume d'ordonner sur la fin des fiévres ; lesquels seruent comme de mains à déuelopper les esprits, & les mettre hors de prison. Cela estant vray-semblablement supposé, ie dis que ce ieune homme estoit dans vn engourdissement & d'esprit & de corps, non par le deffaut d'esprits, mais seulement

parce qu'estans embarassés comme i'ay dit, ils ne pouuoient pas se distribuer librement dans les organes des sens, & lors que l'on luy donna le Sang de cet Agneau, la viue apprehension qu'il eut d'vn remede non vsité, & dont l'euenement ne luy pouuoit paroistre que fort douteux, mit ses esprits en mouuement, & les dégagea des embarras qui les empeschoient de se distribuer, duquel dégagement d'esprits sont prouenus en suite tous les auantages que l'on attribuë à la transfusion, excepté peut-estre la douleur de costé, qui se diminua plustost par le temps & le Sang qu'on luy fit tirer, que par celuy qu'on luy donna. Ie ne m'arreste point à expliquer icy comment il se peut faire que la crainte de quelque mal mette nos esprits en mouuement, car c'est vne question trop delicate pour estre decidée en peu de mots: Ie veux seulement prouuer que cela se fait; ie pourrois apporter mille Experiences, mais vne seule suffira qui est connuë de tout le monde; il n'y a point d'homme de quelque condition qu'il soit, qui n'ait eu quelquefois vne affaire d'importance à son égard, dont l'euenement luy ait esté douteux; qu'vn chacun tasche de se ressouuenir du temps, & il reconnoistra que pour lors l'inquietude qu'il auoit pour la reüssite de son affaire, & la crainte d'vn fascheux succés bannissoient le sommeil de ses yeux, & le contraignoient à veiller, ce qui ne se peut faire sans que les esprits soient mis en vn extraordinaire mouuement, qui ne peut estre arresté par les causes qui produisent en nous le sommeil.

Il n'est pas necessaire de rien répondre à la seconde Experience contenuë dans la Lettre de Monsieur Denys, puis qu'elle ne nous montre aucun effet auantageux de la transfusion, mais seulement qu'elle peut estre faite dans vn homme robuste, sans qu'il en ressente pour lors aucune incommodité, ce que i'accorde assez facilement. Il faut seulement pour acheuer mon dessein & finir cette Lettre, faire voir que la transfusion pourroit auoir de fascheuses suites, & qu'elle causeroit plusieurs maladies iusques icy inconnuës, dont les symptomes estonneroient les Medecins pour n'auoir point encore esté remarqués.

Lors que l'on veut mettre en pratique quelque nouueau remede, il faut marcher à pas de plomb, & prendre bien garde que le medicament dont on se sert à guerir vne maladie, ne fournisse pas des semences qui en produiront vn iour de bien plus dangereuses. C'est ce qui fait que les prudens Medecins n'employent pas souuent le vin emetique, quoy qu'on en voye d'assez bons effets, parce que ce re-

mede violent laiſſe apres ſoy de faſcheux reſtes, ſur tout ſi l'on en prend pluſieurs fois dans vne meſme maladie; car il brûle tellement les entrailles, qu'il fait reſſentir à ceux qui l'ont pris des chaleurs inſupportables, & le ventricule en reçoit vne ſi grande foibleſſe, qu'il ne peut preſque iamais recouurer ſa premiere force. Or non ſeulement la transfuſion ne me ſemble pas pouuoir guerir de maladies conſiderables, mais meſmes elle en peut faire naiſtre beaucoup de nouuelles, qui ſeront d'autant plus dangereuſes qu'elles ſeront inconnuës.

La premiere raiſon qui me fait coniecturer que la transfuſion du Sang donnera naiſſance à des accidens faſcheux & funeſtes à ceux qui ſeront aſſez credules pour la ſouffrir, ſe tire de ce que le Sang eſt vn aliment qui ſe doit immediatement conuertir en noſtre ſubſtance, & qu'il eſt impoſſible que le Sang eſtranger qu'on aura fait entrer dans les veines de l'homme, ſe puiſſe conuertir de la ſorte, ny le nourrir: car comme il ne ſe peut faire qu'vn animal s'engendre de la ſemence d'vn autre de differente eſpece, encore bien que l'on puiſſe trouuer des animaux differents, dont les ſemences ſeront ſemblables en couleur & en conſiſtence; auſſi n'y a-il point d'apparence qu'vn animal puiſſe eſtre nourry par le Sang d'vn autre de diuerſe nature, quoy que leurs Sangs paruſſent exterieurement ſemblables à nos ſens, & que ny la couleur, ny la conſiſtence ne nous y pûſſent faire reconnoître aucune diuerſité. Pour conceuoir la force de cette comparaiſon qui me ſemble tout à fait conuaincante, il faut conſiderer que la generation eſt la premiere formation du viuant, & que la nourriture eſt vn moyen neceſſaire pour reparer la perte qui ſe fait inceſſamment des particules dont il a eſté premierement formé: d'où il s'enſuit éuidemment que la matiere dont le viuant s'engendre, eſt entierement ſemblable à celle dont il ſe nourrit; donc par vne conſequence neceſſaire, puiſque la ſemence d'vn animal ne peut pas ſeruir à former vn homme, ce qui ſe rencontre dans le Sang entierement ſemblable à cette ſemence, ne pourra point ſeruir à le nourrir.

Pour donner encore vn peu plus de iour à cette matiere, qui eſt de ſoy fort obſcure, il faut faire vne legère reflexion ſur la maniere dont le Sang nourrit les animaux, & conſiderer qu'il contient actuellement des particules fort differentes, dont les vnes ſont propres à former ou nourrir les os, les autres les nerfs, les autres les veines, & ainſi du reſte, leſquelles ſe trouuant en abondance dans le Sang, ſe criblent dans les teſticules & font la ſemence, qui n'eſt autre choſe

qu'vn amas de ces particules differentes, dont les diuerses parties de nostre corps se nourrissent & se conseruent. Or il faut remarquer que les particules qui peuuent nourrir la chair d'vn Veau ne sont pas semblables à celles qui nourrissent la chair d'vn homme ; autrement il faudroit que ces chairs eussent la couleur, le goust, & les autres qualitez parfaitement semblables, puisque selon les principes de la Philosophie ancienne, que Descartes & Gassendi ont remise au iour dans nostre siecle, & qui est bien plus vray-semblable & mieux establie que celle qu'on suit dans les Escoles. Les qualitez ne sont point des estres differens de la substance à laquelle on les attribuë, & toutes celles que l'on nomme sensibles ne se rencontrent point dans les choses, mais sont plustost des sensations produites en nous par les corps ausquels on dit qu'elles conuiennent : de sorte que la couleur n'est autre chose qu'vn mouuement causé dans les nerfs optiques par les atomes de lumiere qui ont esté reflechis vers nos yeux, par la surface des corps que nous appellons colorés, & les saueurs ne sont que des ébranlemens des nerfs de la langue qui sont semblables, lors qu'ils sont excitez par des particules qui se ressemblent en figure, & differens par la diuersité des figures de ces petits corps qui les produisent. Ce qui estant conceu, l'on n'aura pas de peine à iuger que les corps qui produisent en nous differentes saueurs, sont composés de corpuscules dont la figure est differente : & ainsi la chair de Veau est composée & entretenuë de particules, dont la figure n'est pas semblable à celles qui composent & nourrissent la chair de l'homme, d'où il faut inferer que le Sang de Veau qui peut nourrir sa chair, n'aura point de corpuscules propres à nourrir la nostre. Ce que i'ay dit de la chair, il le faut dire de toutes les autres parties à proportion, & conclure qu'vn Sang estranger ne pouuant nourrir l'homme, il se corrompra dans ses vaisseaux, & sera la source de plusieurs maladies.

Adjoûtons à cecy qu'il se trouue dans les animaux certaines parties qui ne se rencontrent pas dans les hommes ; comme les plumes dans les oiseaux, la laine dans les moutons, le poil dans les bœufs, & dans plusieurs especes ; sçauoir, moutons, bœufs, chevres, cerfs, & autres, vne paire de cornes : & ainsi il faut necessairement qu'il y ait dans leur Sang des particules propres à former toutes ces parties qui ne se rencontrent point dans le sang de l'homme ; & par consequent quand les autres corpuscules du sang de l'animal pourroient seruir à nourrir l'homme, ceux-cy toutefois luy seroient nuisibles, &

ſe corromproient, ou pour le moins produiroient en nous de ſemblables parties. Dieux ! n'eſt-ce point aſſez de s'expoſer en ſe mariant à porter vn bois inuiſible ſans courre le hazard d'Acteon, & n'auoir pas comme luy le bon-heur de voir la beauté de Diane toute nuë.

Qu'on ne m'objecte pas que l'homme ſe peut auſſi bien nourrir du Sang d'vn animal que l'on fait paſſer dans ſes veines, comme il ſe nourrit de ſa chair ; car il eſt euident qu'elle ſouffre beaucoup de changemens auant que d'y eſtre propre ; ce qui ne peut pas arriuer au Sang que l'on fait immediatement couler dans les veines de l'homme, & qu'on ne réponde pas que tous ces changemens ne ſeruent qu'à la faire deuenir Sang, & qu'ainſi il eſt bien plus court de prendre du Sang deſia tout fait : Car i'auouë bien qu'ils ne ſeruent qu'à la conuertir en Sang, mais en Sang propre à nourrir l'homme, & qui contient en ſoy des particules d'vne figure conuenable pour s'ajuſter aux parties qu'elles doiuent nourrir. Or le Sang de cet animal, comme i'ay montré cy-deuant, n'a pas ces meſmes auantages. Qu'on ne me produiſe point auſſi l'experience de ce chien qui a receu le Sang d'vn veau, & qui n'en a point parû incommodé, dautant qu'il ſe peut bien faire qu'il l'ait eſté ſans qu'on s'en ſoit apperceu, puis qu'il ne le peut pas dire, ou bien qu'il n'y ait pas encore aſſez de temps pour que ce Sang eſtranger ſe ſoit corrompu dans ſes veines.

La ſeconde raiſon qui me fait preuoir de faſcheuſes ſuittes de la transfuſion, eſt que ſi elle vient vne fois à s'introduire, les Medecins emploiront ſelon leur caprice les Sangs de differens animaux, qui meſlés enſemble dans vn meſme corps, produiront de tres-méchans effets. Car il faut remarquer que tous les differens Sangs, auſſi bien que les differens vins, & les autres liqueurs capables de fermentation, ſe fermentent à vn certain temps de l'année, les vns plûtoſt, & les autres plus tard ; ce que l'on peut remarquer, en ce que diuers animaux entrent en rut en differentes ſaiſons, ce qui n'arriue que par la fermentation du Sang & de la ſemence. Or, que peut on preiuger raiſonnablement de cette diuerſité, ſinon qu'il faudra que l'homme tombe malade, lors qu'vne portion du Sang qu'il a dans ſes veines ſera preſte à ſe fermenter, & que l'autre ne le ſera pas.

La troiſiéme raiſon ſe tire, de ce que les animaux, dont on ſe peut ſeruir, ne viuent pas ſi long-temps que l'homme ; & ainſi comme la longueur de la vie dépend infailliblement de la bonté du Sang, il

faut conclure que leur Sang n'eſt pas ſi bon que le noſtre, dautant que les principes, dont il eſt composé, ſe deſvniſſent plus facilement, laquelle deſvnion eſt neceſſairement ſuiuie d'vne prompte mort: & partant ceux à qui les douceurs de la vie inſpirent le ſoin de ſe la conſeruer long-temps, doiuent éuiter la transfuſion, ou pour le moins chercher quelque animal qui ſoit de longue vie.

La quatriéme, eſt la difficulté qu'il y a de découurir la complexion & le temperament des animaux, deſquels l'on voudroit tirer le Sang, qui ne ſe pourra pas aiſément ſurmonter; veu que depuis tant de ſiecles que les Medecins s'occupent à rechercher des ſignes pour reconnoiſtre celuy des hommes, ſur leſquels ils trauaillent tous les iours, ils n'ont pas encore beaucoup auancé. Quelle apparence y a-il donc de faire vn progrés conſiderable dans la connoiſſance des animaux, puis qu'on n'a pas encore commencé de s'y appliquer, & qu'ils ne peuuent nous enſeigner les maux qu'ils reſſentent, ny nous donner par leur langage des marques de leurs foibleſſes? Ne feroit-ce pas marcher parmy les tenebres, & expoſer au hazard la vie des malades, que de leur communiquer du Sang d'vn animal, dont nous ne connoiſſons pas la temperature.

Enfin il faut prendre garde de bleſſer l'eſprit en voulant guerir les maladies du corps, & ne pas employer vn remede qui en peut émouſſer la pointe, & luy donner des inclinations brutales, & peu conformes à ſa nature. Or, ie pretends que la transfuſion peut produire tous ces maux, & abrutir tellement l'eſprit d'vn homme, qu'il ne ſoit plus connoiſſable, & qu'il ne conſerue que la figure de ce qu'il eſtoit auparauant. Car les inclinations ſuiuent ordinairement la conſtitution de noſtre Sang, & les inégalitez qui ſe rencontrent entre les eſprits des hommes, ne peuuent prouenir que de la diuerſité de leurs Sangs, qui leur fourniſſent des eſprits plus ou moins propres pour la clarté de la conception, & la facilité de la connoiſſance. Ie ne veux point prouuer cecy, parce que ie le crois inconteſtable; & ainſi ie conclus ſeulement qu'vn homme qui auroit receu le Sang d'vn animal dans ſes veines, deuiendroit lourd & peſant d'eſprit, & ſe dépoüilleroit de ſes propres inclinations, pour reueſtir celles de cette beſte; & partant la transfuſion peut faire ſouffrir à vn homme la peine de Nabucodonoſor, ſans en auoir iamais commis le peché.

I'auouë que Monſieur Denys pretend que les beſtes ne ſont pas ſi ſujettes au déreglement des paſſions comme l'homme, qui a eſté

malheureusement soûmis à ces impetueux mouuemens par la preuarication de nostre premier Pere ; si cela est vray, ie prie Messieurs de l'Academie Françoise d'aduertir qu'on n'appelle plus vn homme brutal lors qu'il lasche la bride à ses passions, & qu'il se laisse aueuglement emporter à leurs mouuemens déreglez ; car assurément si les bestes sont si moderées, celuy qui le premier a donné ce nom estoit mal-auisé, & fort peu sage.

Voila, Monsieur, les raisons qui m'empeschent de fauoriser la transfusion du Sang, & de parler à son auantage : Ie voudrois pour l'amour de ceux qui trouuent la vie si agreable, que cette noble inuention les pust rendre immortels, & que la suitte du temps me fist reconnoistre pour vn faux prophete. I'vserois pour lors des priuileges dont ie peux iouyr par le droit de ma patrie, & me dédirois de mes opinions bien facilement, quand l'experience m'auroit montré le contraire. Vous sçauez que ie ne suis pas de ces fantasques esprits qui n'approuuent point vne opinion, si son antiquité ne la rend venerable, ny de ces euaporés qui n'embrassent vn sentiment, que parce qu'il est nouueau ; & ainsi sa nouueauté ne seruira ny à me la faire rejetter, ny à me la faire suiure ; mais i'en douteray iusqu'à ce qu'on m'ait prouué ses miracles. Ie croy que Monsieur Denys ne se faschera pas qu'vn ieune homme comme moy publie ses sentimens, quoy qu'ils ne s'accordent pas auec les siens, quand il sçaura que ce n'est point par enuie de le contredire, mais seulement par vn desir de les mettre à l'espreuue d'vn sçauant homme comme luy, & de vous témoigner, en vous les communiquant, que ie suis,

MONSIEVR,

A Paris le 8. Iuillet
1667.

Vostre affectionné seruiteur,
LAMY.

A PARIS,
Chez IEAN DELAVNAY, sous la porte de la Classe de la Place de Sorbone, 1667.

Auec Permission.